

Lucie Brémeault



La **seconde** vie  
de Rachel **Baker**

Librinova

- Roman -

Drame

Lucie Brémeault

La seconde vie  
de Rachel Baker

© Lucie Brémeault, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1937-8

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.luciebremeault.com](http://www.luciebremeault.com)

COUVERTURE :

*Bellevue Diner, located at Montgomeryville, PA., on Route U.S. 310 - 202*

- The Tichnor Brothers Collection, Boston Public Library

## **PARTIE 1 : FOLLERS**

## CHAPITRE 1

*Rachel*

Il m'arrivait de me demander si j'avais un quelconque pouvoir sur ma vie. Sur la vie en général. Pouvons-nous réellement changer le cours des choses, puisque celui-ci finit toujours par arriver ? Est-ce que, si vous aviez commandé un café au restaurant plutôt que de régler directement la note, vous auriez évité ce camion ? Est-ce que si vous aviez décidé de prendre les choses en main, vous auriez une vie différente ? Est-ce que si j'avais refusé ce travail six mois auparavant, tout ça aurait pu être évité ?

Je n'entendais plus les cris. Je n'entendais plus rien. Tout était devenu flou. Comme si le monde autour de moi tournait au ralenti. Est-ce que c'était ce que la vie avait prévu pour moi ? Est-ce que c'était mes décisions qui m'avaient amenée jusqu'ici ? Ou était-ce tout simplement écrit ?

Mes mains tremblaient, je pouvais les sentir. Un relent vicié me soulevait le cœur et peu à peu je compris. Je clignai des yeux et observai la scène lentement. Ils étaient peut-être une vingtaine, couchés sur les tables et le sol. Des enfants, des mères, des pères, des vieux, des jeunes, des couples. Tous, inanimés, couverts de sang. Pas un seul ne bougeait. La télévision était restée allumée et diffusait toujours le match de baseball de ce soir entre deux interférences. Le tic-tac de l'horloge murale sonnait comme le glas des moments heureux.

Lorsqu'ils étaient rentrés, avec leurs armes, j'avais d'abord cru à un simple braquage. Ma collègue Nancy s'était précipitée pour ouvrir les caisses en les suppliant de laisser la vie sauve à tout le monde. Les enfants pleuraient déjà. Moi, je n'avais pas bougé. Postée derrière le bar, je venais de servir du café à Mikey. Il avait l'habitude de venir tous les jours, à la même heure, avec les mêmes histoires sur le Vietnam ponctuées de réflexions amères d'un type qui ne supporte pas le changement. Les

histoires avaient laissé place aux cris. Des cris insupportables qui auraient rendu fou n'importe qui. Les mères désespérées avaient essayé de calmer leurs enfants nichés au creux de leur poitrine, en vain. Nancy leur avait donné l'argent, avant qu'ils ne le lui balancent au visage en riant en chœur. Ils n'étaient pas venus pour ça. Je n'avais pas eu le temps. Pas eu le temps d'appeler à l'aide, d'aider Mikey, ou de prévenir Nancy. Ils avaient déjà déchargé leurs balles sur les tables, les canapés, les murs et tous les êtres qui peuplaient ce diner ordinaire perdu au fin fond de l'Alabama. Les balles avaient plu comme une tempête qui aurait trempé les meubles de sa pluie rouge et visqueuse. J'étais restée pétrifiée, attendant mon tour comme une vulgaire cliente dans la queue du DMV. Elles étaient passées à côté de mon oreille avec le bruit d'un avion en phase de décollage. Chaque battement de mon cœur résonnait avec le fracas du carnage qui, par un enchaînement de décisions, s'était joué dans ce restaurant plutôt qu'un autre.

Et c'était lui que j'avais vu. C'était lui qui m'était apparu comme une image subliminale. La dernière peut-être que je verrais, ici, juste derrière la porte de ce restaurant minable. Je l'avais vu crier mon nom, comme une alerte, un réveil, une supplique désespérée. Juste avant que lui aussi ne se fasse ensevelir par la tempête. Son tour était arrivé plus vite que le mien.

Mon regard, lent et incrédule, s'était alors posé sur le visage exalté d'un homme qui avait perdu tout sens commun. Le temps d'un échange, j'avais réussi à lui transmettre du bout des lèvres une seule et unique question : « Pourquoi ? ». Il avait souri avant de passer sa langue sur ses lèvres et de disparaître dans la nuit, deux spectres noirs à ses côtés portant eux aussi la mort sur leurs épaules.

Combien de temps étais-je restée derrière le bar sans bouger ? Les jambes trempées par un liquide chaud et piquant qui glissait jusqu'à mes chaussettes. Combien de temps avais-je laissé à la vie le temps de se réveiller ? Le crâne explosé de Mikey reposait sur le bar, juste à côté de la cafetière immaculée et totalement indemne qui, quelques minutes auparavant, servait un café réconfortant. Nancy était écroulée au sol, la poitrine en sang, avec encore quelques soubresauts de vie comme signes d'adieu. Les membres de la famille qui avait commandé trois menus enfant

reposaient les uns sur les autres comme une montagne souillée par les larmes et la peur. Même Max, le chien de Katy, la pin-up des années 60 qui refusait de vieillir, était couché sur le flanc.

Et, sur l'asphalte du parking plongé dans l'obscurité, il y avait Taylor. Taylor qui ne bougeait plus et qui ne bougerait plus jamais. Taylor qui ne rirait plus, qui ne chanterait plus, qui ne vieillirait plus. Taylor qui ne m'embrasserait plus.

## CHAPITRE 2

*Follers*

C'était un véritable carnage. L'inspecteur Follers n'avait jamais vu ça en vingt ans de carrière. Des mômes d'à peine dix ans, des adolescentes encore toutes pomponnées pour leur sortie du samedi soir, des petits vieux qui portaient encore leurs décorations militaires... Et cette odeur. Les premiers bleus qui étaient arrivés sur les lieux étaient occupés à recracher leur dîner dans les poubelles du parking alors que la scientifique commençait à peine son travail. Follers avait une vision globale de la scène. Une véritable peinture horrifique dans laquelle le peintre aurait abusé du carmin. Mais ce n'était pas ça qui le surprenait le plus. Au milieu de cette fresque funèbre se dressait une statue d'albâtre vêtue d'un tablier de travail moucheté, telle une coccinelle qui aurait inversé ses couleurs. La serveuse ne bougeait pas, comme pétrifiée dans le marbre dans lequel elle aurait été sculptée. Elle fixait un point droit devant elle, même s'il n'y avait rien à voir à part les ténèbres.

— Qui est cette jeune femme ?

— La serveuse. On a bien essayé de la faire bouger mais elle ne nous répond pas. Et aussi... on a peur que ça abîme la scène du crime. Y a deux corps juste à côté d'elle...

— Bon sang, mais sortez-la immédiatement de ce bordel !

Les flics demandèrent à deux gars en tenues de spatonautes d'aller la chercher. En prenant soin de ne pas toucher aux gens éparpillés sur le sol, les types de la scientifique arrivèrent jusqu'à elle. Elle ne bougeait toujours pas, elle était comme éteinte, attendant que la vie daigne enfin reprendre possession de son corps. Un des astronautes posa sa main gantée sur son épaule couverte d'un t-shirt aussi blanc que sa peau d'Américaine. Son hurlement effraya même les morts. Comme une naissance, son retour à la vie était une douloureuse prise de conscience de ce qui venait de lui arriver.

Oui, elle était bien là et en vie. Les larmes qui s'échappaient de ses grands yeux bleus transformaient les perles rouges de son visage en fleuves maudits. Pire que la mort qui l'avait épargnée, elle ressentait la douleur de la vie dans ses veines.

— Comment vous expliquez qu'ils l'aient laissée en vie ? demanda Pete, le partenaire collant de Follers.

— Pour qu'elle raconte.

— Qu'elle raconte quoi ?

— Leur exploit de ce soir, ajouta-t-il les lèvres pincées.

— En tout cas, elle a de la chance. Elle a survécu.

— De la chance ? Elle devra vivre avec ça pour le restant de ses jours. Croyez-moi, cette gosse a tout sauf de la chance.

La jeune fille avança vers la sortie, les jambes chancelantes, deux béquilles humaines à ses côtés. Elle avait vécu la guerre. Elle avait vu la mort dans son plus simple appareil. Elle ne sera plus jamais la même, pensait Follers. Les cellules d'aide psychologique auront beau mener leur travail avec professionnalisme, elle aura laissé une part d'elle-même ici ce soir. Il lui sera alors impossible de la récupérer.

Passant le seuil de la porte du diner, la madone du milkshake s'arrêta prise de tremblements fulgurants. Ses genoux heurtèrent le sol comme si le poids du monde venait de s'abattre sur ses frêles épaules. Sur le bitume gisait un homme encore inconnu de la police mais pas par le cœur brisé qui était en train de supplier Dieu de le faire revenir. Follers l'avait tout de suite compris. C'était son amant qui était là, trois balles dans le thorax. Comment tout ce merdier avait pu arriver ? Qui étaient les salauds qui avaient osé commettre un crime aussi ignoble ?

Dans les odeurs de graillon et de bile, la police scientifique se relayait et se refillait du baume mentholé à se coller sous les narines. Un type avait craqué et chialait dans un coin. L'un des gosses, défiguré par les balles d'un semi-automatique, portait le même t-shirt que son fils de neuf ans.